

L'apparition de l'écrit chez les Oudmourtes

Eva Toulouze

► **To cite this version:**

Eva Toulouze. L'apparition de l'écrit chez les Oudmourtes: 1e partie. Études finno-ougriennes, Presses de l'Inalco, 2009, pp.93-120. <hal-01276743>

HAL Id: hal-01276743

<https://hal-inalco.archives-ouvertes.fr/hal-01276743>

Submitted on 19 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Eva TOULOUZE

L'APPARITION DE L'ÉCRIT CHEZ LES OUDMOURTES 1^e partie

Cet article se concentre sur les premières apparitions de l'oudmourte écrit, depuis les listes de mots établies par les explorateurs jusqu'aux publications des missionnaires. Mots isolés d'abord, puis grammaires et dictionnaires, poèmes apologétiques, traductions de textes bibliques et édifiants, manuels scolaires : toutes ces formes ont peu ou prou contribué à l'émergence d'une langue littéraire qui, dès la fin du XIX^e siècle, était prête à servir d'outil pour une expression littéraire originale. Dans cette première partie, nous examinerons les listes de mots, les poèmes de la fin du XVII^e siècle, les grammaires, les dictionnaires et les manuels. Les traductions et les textes originaux seront présentés dans la suite, à paraître dans le n° 42.

Comment la forme écrite d'une langue naît-elle ? Il y a des expériences historiques diverses. Parfois, comme cela a été le cas chez les peuples du Nord de la Russie, elle provient d'une volonté politique, d'un programme explicite (Toulouze 1999). Parfois, et c'est le cas dans la plupart des cultures, elle émerge lentement, elle se fraye une voie à coups de tentatives successives, d'initiatives ponctuelles. Parmi les langues finno-ougriennes, le cas le plus curieux est sans doute celui de l'ancien komi, qui ne nous est connu que par des inscriptions d'icônes. Mais cet écrit-là n'a pas été développé, et son existence s'est interrompue, de sorte que le komi littéraire tel qu'il existe aujourd'hui n'est pas un descendant de l'abour de Stéphane de Perm. Dans le cas des Oudmourtes, au contraire, sauf des spéculations que j'ai évoquées dans un article précédent (Toulouze 2003), nous pouvons suivre un processus relativement linéaire de mise progressive par écrit d'éléments distincts de la langue.

Diverses évolutions peuvent être notées à ce sujet : les éléments notés vont du plus simple au plus complexe ; d'exogène, le processus devient endogène ; les objectifs, petit à petit, évoluent.

Au cours des étapes successives, différents acteurs ont promu et utilisé la parole écrite : savants notant des listes de mots, missionnaires se donnant des outils de travail, enseignants, écrivains.

J'entends ici analyser les différents modes d'apparition de la parole écrite oudmourte, depuis les listes de mots jusqu'à la création de textes originaux¹. Je me contenterai de mentionner en passant l'apport des savants étrangers à la Russie, qui est central aux tout débuts, puisque l'ensemble des premières notations leur revient, et qui perd peu à peu de son importance dans la perspective vue de l'intérieur, car le destinataire de ces travaux n'est ni directement ni indirectement lié à la population oudmourte. C'est en Hongrie et en Finlande que la notation de l'oudmourte de même que la recherche linguistique sur cette langue à un niveau théorique et scientifique se développent au XIX^e siècle.

Les chercheurs soviétiques ont voulu l'ignorer et ont porté des jugements fort négatifs sur les travaux des linguistes étrangers. Aujourd'hui les mérites de ces derniers dans la linguistique oudmourte sont reconnus : Kel'makov en énumère les contributions, qu'il qualifie de « classiques » (Kel'makov 2001, pp. 24-25). Je me concentrerai pour ma part plutôt sur les travaux faits en Russie même, qui ont pu d'une manière ou d'une autre avoir une incidence sur le développement de la culture écrite des Oudmourtes : leur apport est en effet

¹ Ma classification diffère sensiblement de celle proposée par D. Saharnyh. Ce chercheur subdivise les monuments de l'écrit oudmourte en 7 sous-groupes : 1) mentions en russe (XV-XVII^e siècles) ; 2) fixation du lexique par les savants et publication épisodique de textes comme les poèmes apologétiques ; 3) grammaires et publications autour du séminaire de Kazan ; 4) premiers textes religieux ; 5) l'abécédaire de Blinov ; 6) ouvrages liés à l'activité d'Il'minskij et 7) ouvrages publiés après 1897 suivant un nouveau principe d'écriture (Saharnyh 2001, pp. 10-27). Saharnyh ne précise pas les critères qui président à sa subdivision, mais nous pouvons déduire de celle-ci qu'il prend en compte en même temps les modalités concrètes de la mise par écrit de l'oudmourte et des repères chronologiques.

moins théorique que pratique, puisque leurs auteurs partent avant tout de soucis didactiques (Kel'makov 2001, pp. 25), et ce que ce soit au XIX^e ou au XX^e siècle.

Ma classification repose sur les genres pratiqués : ce principe m'a conduite à distinguer les grammaires des dictionnaires, distinction qui ne doit pas dissimuler le fait que nous avons là des genres proches par leur fonction et par leur destinataire, genres « contrastifs », mettant directement en rapport, dans leur structure même, la langue présentée avec la langue dominante, à savoir le russe. Je n'ai pas jugé nécessaire de grouper dans une catégorie à part les « textes originaux ». En effet, l'essentiel de ce qui aurait pu former cette catégorie se trouve présenté parmi les manuels ou fera l'objet plus bas de développements particuliers, déjà en tant que productions d'une littérature oudmourte balbutiante.

L'examen de ces genres, qui forment une sorte de « préhistoire » de la culture écrite oudmourte, montre que son développement a été préparé par un travail en profondeur tout à fait considérable. Nous avons ici une histoire faite de tâtonnements, d'initiatives ponctuelles, lesquelles finissent pourtant, avec le recul, par s'inscrire dans ce qu'il faut bien appeler une tradition.

1. LES LISTES DE MOTS

Les premiers qui effectuent de véritables travaux de terrain de collecte linguistique sont les explorateurs qui, sur l'impulsion donnée par Pierre le Grand, ont entrepris d'approfondir la connaissance des zones reculées de l'empire. Leur objectif n'était nullement linguistique et aucun d'entre eux n'était linguiste de formation. Ils rassemblaient des données sur les régions traversées, données qui concernaient aussi bien la langue que les sciences naturelles, la flore et la faune, l'économie et les mœurs.

De manière générale, leur travail de collecte linguistique concernait principalement le lexique. Cela était d'ailleurs naturel : la collecte de mots isolés leur était bien plus accessible qu'un travail ne serait-ce que préalable sur l'arsenal structurel des langues. D'ailleurs les langues de la région de la Volga n'apparaissent dans leurs travaux que, littéralement, en passant. Ils se sont contentés de rassembler, voire, comme Pallas, de faire rassembler, des listes de mots à partir

d'une liste de base préalablement établie par V.N. Tatiščev, et dont l'objectif était de collecter des données comparatives sur les langues des principaux dialectes de Russie (Vahrušev 1988, p. 8). C'est d'ailleurs l'époque des tentatives de « dictionnaires universels », pour lesquels les savants cherchaient à accumuler un maximum de langues. Quoi qu'il en soit, par leur approche de généralistes, les collecteurs de la première vague diffèrent de ceux du milieu du XIX^e siècle, dont l'intérêt était déjà beaucoup plus spécifiquement tourné d'une part vers les langues, d'autre part vers le folklore².

C'est ainsi que différents savants ont recueilli des exemples de parler oudmourte : D.G. Messerschmidt³, F.J. Strahlenberg (60 mots), J.E. Fischer⁴ (37 mots), P.S. Pallas⁵ (285 mots), P. Falk (18 mots), I.I.

² J'utilise ici ce terme fort commode sans référence aux connotations dépréciatives qu'il a pu prendre en français et dans le sens qui lui est donné dans les études internationales portant sur l'oralité.

³ Daniel Gottlieb (Amadeus) Messerschmidt (Danzig 1684-St Pétersbourg 1735) Spécialiste d'histoire naturelle. Il a étudié les mathématiques et la physique, puis la médecine à Halle, soutenant son doctorat en médecine en 1713. Il est chargé en 1717 par Pierre le Grand d'organiser une expédition en Sibérie qui durera de 1720 à 1727. À son retour en 1727, Pierre le Grand était mort et Messerschmidt, privé de son appui, est obligé de regagner Dantzig. Il perd une bonne part de sa documentation au cours d'un naufrage dont il est victime sur le chemin du retour. Il retourne trois ans plus tard à Saint-Pétersbourg, où il meurt dans la misère en 1735. Les matériaux qu'il avait légués à l'Académie des Sciences ont tous brûlé lors de l'incendie de 1747, limitant ainsi l'influence de son œuvre sur la postérité.

⁴ Johann Eberhard Fischer (Esslingen 1697-St Petersbourg 1771) Académicien russe d'origine allemande. Il a participé à la 2^e expédition du Kamtchatka. Auteur d'une *Sibirische Geschichte* I-II 1768.

⁵ Peter Simon Pallas (Berlin 1741-Berlin 1811) Explorateur, spécialiste d'histoire naturelle, membre de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg et de sociétés savantes anglaises et prussiennes. Il a été chargé en 1768 par la cour de travailler sur les nationalités de Russie – en histoire, ethnographie, linguistique, folklore. Il a participé à l'organisation d'une expédition dans le Grand Nord, et a passé six ans en voyage. En matière de langue, il est parti d'une liste de 273 mots russes dont il a cherché les équivalents dans une centaine de langues. Auteur de *Reise durch Verschiedene Provinzen des*

Lepehin⁶ (Varhušev 1988, pp. 9-11). Si les auteurs que je viens d'énumérer se sont en général limités à présenter une liste des formes lexicales avec leur traduction, G. F. Miller⁷ non seulement établit une liste déjà assez longue de 275 mots, mais inscrit dans ses publications des exemples dépassant la simple accumulation de mots : dans sa monographie consacrée aux peuples de la Volga, il présente par exemple en tant qu'échantillon du mari la traduction d'une prière (Isanbaev 1959, p. 440, Vahrušev 1988, p. 9).

N'est pas indifférente pour l'avenir la question de l'alphabet dans lequel les mots en question ont été notés. C'est en effet la laisser entièrement de côté que d'affirmer, comme l'a fait Uvarov, que « l'alphabet cyrillique a été adopté au XVIII^e siècle comme base de l'alphabet oudmourte » (Uvarov 1982, p. 7). Le chercheur oudmourte fait naturellement référence aux quatrains écrits dans la deuxième moitié du siècle (cf. plus bas) ; mais il se trouve que ce ne sont pas les seuls monuments de la langue oudmourte remontant au XVIII^e siècle.

Il se trouve en effet que les premiers explorateurs étaient des Allemands, nés et formés dans le monde germanique et donc coutumiers de l'alphabet latin. C'est en général dans cet alphabet (Vahrušev

Russischen Reiches I-IV – Sankt Petersburg 1771-1776 et de *Linguarum totius orbis vocabularia comparativa* – Sankt Peterburg 1786-87.

⁶ Ivan Ivanovič Lepehin (1740-1802) Explorateur et médecin. Il a participé à un certain nombre d'expéditions et a laissé des observations sur les langues et les coutumes des Finno-ougriens. Auteur de *Tagebuch der Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reiches in den Jahren 1768-1769, I-III*, Altenburg 1774-1783.

⁷ Gerhard Friedrich Miller (Müller) (Westphalie 1705-1783) Cet ancien étudiant de l'Université de Leipzig est arrivé en Russie en 1725 pour participer aux travaux de l'Académie des Sciences nouvellement fondée, dont il deviendra membre en 1731. Il a été le principal animateur du groupe universitaire de la Deuxième expédition du Kamčatka, entre 1733 et 1743. Il avait pris soin de laisser copie de sa documentation dans les principales villes sibériennes, ce qui a sauvé son héritage de la disparition. Il a laissé une liste de 275 mots oudmourts. Auteur de *Описание живущих в Казанской губернии языческих народов, яко-то черемис, чуваш и вотяков* (Description des peuples païens habitant le gouvernement de Kazan, à savoir les Tchérémisses, les Tchouvaches et les Votiaks) – Sankt-Peterburg 1791.

1976, p. 37) qu'ils ont noté les termes présentés dans leurs ouvrages : les premiers mots notés en oudmourte, par Strahlenberg⁸ en 1730, l'ont été en alphabet latin, de même que ceux relevés par Miller, Fischer et d'autres encore (Kel'makov 2001, p. 17). Tepljašina⁹ ne mentionne pas la question de l'alphabet, et c'est dommage, car ce sont ses recherches qui ont permis d'attester l'existence de matériaux commandés par Pallas aux instances régionales. Elle a eu accès aux archives de Kirov ; la question qui se pose, à laquelle elle ne donne pas de réponse, est de savoir si les autorités régionales, dans leur travail de collecte, ont transmis au linguiste allemand les données en alphabet latin ou dans le cyrillique qu'elles pratiquaient. Ces listes de mots sont sans doute trop éparses et ponctuelles pour permettre de parler de véritable « tradition » pour l'alphabet latin, mais leur existence ne nous permet pas de passer ce phénomène entièrement sous silence.

Une autre remarque qui s'impose concerne la différenciation dialectale prise en compte par les auteurs. Il va sans dire que lorsque nous parlons de « langue » oudmourte il nous faut préciser si nous faisons référence à une langue normalisée — telle qu'elle se pratiquera à partir d'un certain moment au XX^e siècle — ou de tel ou tel dialecte local. Au XVIII^e siècle, c'est bien évidemment de dialectes

⁸ Philip(p) Johan(n) von Strahlenberg (Pommer 1676-1747) Volontaire dans l'armée suédoise, ce capitaine est fait prisonnier par les Russes après la bataille de Poltava. En 1711 il est envoyé en Sibérie, à Tobolsk, où il séjournera 13 ans jusqu'à sa libération. C'est entre 1720 et 1722 qu'il se livre à l'exploration du pays. Il est le premier à avoir laissé une description comprenant aussi des termes oudmourts, au nombre de 60. Dès le XVIII^e siècle, son ouvrage acquiert en Europe occidentale une grande popularité et est aussitôt traduit en anglais, français, espagnol et même partiellement en russe. Auteur de *Das Nord und östliche Theil von Europa und Asia*, 1730.

⁹ Tamara Ivanovna Tepljašina (1924) linguiste originaire du Nord de l'Oudmourtie. Après avoir passé trois ans sur le front, elle fait des études de linguistique finno-ougrienne à Leningrad et travaille à l'Institut de recherche d'Iževsk puis, à partir de 1959, à l'Institut de Linguistique de l'Académie des Sciences. Spécialiste en dialectologie, elle a été nommée en 1974 membre correspondant de la Société Finno-ougrienne d'Helsinki (Imi 1978, pp. 19-21).

qu'il s'agit, les précisions géographiques données par les explorateurs étant donc indispensables pour une juste insertion de ces monuments dans l'histoire de la langue. Miller fait explicitement référence à ce phénomène et mentionne les différences entre les « hauts » et les « bas » dialectes (Tepljašina 1965, p. 8).

2. LES POÈMES APOLOGÉTIQUES

Il s'agit d'œuvres de circonstance adressées personnellement à Catherine II, qui de ce fait relèvent d'une inspiration comparable à celle qui met en mouvement les explorateurs, à savoir un lien avec le pouvoir central intéressé par ces régions inconnues. Par ailleurs il s'agit également d'initiatives isolées : loin d'être les premiers d'une série et de fonder une tradition, ces poèmes, datés respectivement de 1767 et de 1781, restent — à notre connaissance du moins — uniques en leur genre. En même temps, en tant qu'œuvres poétiques d'auteur, ils rappellent les productions de la fin du XIX^e siècle, dont ils sont en quelque sorte des modèles sans lendemain immédiat¹⁰. Arrêtons-nous sur les circonstances de production de ces textes.

Catherine II partageait les soucis de Pierre I^{er} concernant l'éducation en Russie, et comme lui, elle s'est attachée à la développer. Elle a activement promu l'éducation des filles et a commencé à établir un réseau d'écoles élémentaires et de lycées (MacKenzie, Curran 1982, pp. 257-258). Entre autres, favorable à une évangélisation plus douce que celle lancée par Pierre, elle avait accordé son patronage aux écoles destinées aux nouveaux chrétiens (Pisateli Mari 1976, p. 5) — ce qui explique, avec l'attention qu'elle portait de manière générale à ce qu'on n'appelait pas encore la « question nationale », que l'école de la mission se soit sentie concernée lors de sa visite à Kazan en mai 1767.

¹⁰ De même qu'Ivan Kuratov, écrivant son œuvre en komi dans les années 1850-1870, restera inconnu et n'aura pas d'effets sur la génération qui le suit, mais seulement sur celles qui arrivent à maturité dans les années 1920. Cette observation doit pourtant être du moins nuancée par une précaution de prudence : aucun autre texte du même type n'est parvenu jusqu'à nous. Ce fait n'est pas suffisant à exclure avec une totale certitude la possibilité qu'il y en ait eu d'autres.

Le premier texte figure dans un recueil de 1769¹¹. La cérémonie au cours de laquelle les élèves de l'école des néophytes de Kazan ont salué l'impératrice a eu lieu à la résidence de l'évêque (Uvarov 1982, p. 6). Le deuxième est également adressé à la tsarine et date de l'inauguration en 1781 du gouvernement général de Kazan¹². C'est V.G. Pucek-Grigorovič qui l'aurait proposé pour publication au prince A.A. Vjazenskij et il est effectivement paru en 1789¹³ (Istorija 1987, p. 20).

Qui sont les auteurs de ces textes ? Nous n'avons pas d'informations précises sur eux ou plutôt sur leur personnalité. Nous savons que ce sont des élèves de l'école de la mission de Kazan destinée aux nationalités, des séminaristes. L'analyse des textes a révélé aux linguistes que, malgré des incohérences dues d'une part à l'empirisme de la transcription, d'autre part à des maladresses de la part de l'imprimeur (qui ignorait sans doute tout de l'oudmourte), les auteurs devaient avoir comme langue maternelle un dialecte oudmourte (Domokos 1975, p. 205 ; Uvarov 1982, p. 6).

Les textes en tant que tels sont respectivement un quatrain et un poème de dix vers, tous les deux rimés. Les auteurs soviétiques insistent sur le fait que ces œuvres ne sont intéressantes que comme témoignage historique et certainement pas comme production littéraire. Domokos entre ici aussi en polémique avec eux, faisant remarquer que les poèmes apologétiques de l'époque stalinienne ne sont pas plus inspirés (Domokos 1975, pp. 207-208). Il semble en tout cas

¹¹ En russe : *Духовная церемония, производившаяся во время возжелнейшего присутствия его императорского величества государыны Екатерины II в Казань* [Cérémonie religieuse à l'occasion de la présence tant attendue de sa majesté impériale la tsarine Catherine II à Kazan], Изд. А.Н. 1769.

¹² Péter Domokos parle de l'inauguration de l'Université (Domokos 1975, pp. 207). Rien ne permet d'affirmer que le titre du recueil ne recouvre pas la réalité.

¹³ En russe : *Сочинения в прозе и стихах на случай открытия Казанского наместничества в публичном собрании на разных языках, говоренные в тамошней семинарии 26 дня 1781 года* [Œuvres en prose et en vers (prononcées) à l'occasion de l'ouverture du gouvernement de Kazan lors d'une assemblée publique, dans les différentes langues parlées dans le séminaire de cette ville], Moscou 1789.

déplacé de s'attarder, en partant de critères contemporains, sur les imperfections stylistiques et métriques d'une œuvre dont la prétention n'était certainement pas de fonder une littérature, mais d'offrir à la tsarine un divertissement exotique. Notons qu'une récente anthologie de littérature oudmourte s'ouvre par le premier de ces textes (Šibanov 2001, p. 3), qui est ainsi rendu à la communauté oudmourte, après avoir été longtemps accessible aux seuls savants.

Ces poèmes contiennent des vœux reconnaissants de longue vie à l'impératrice (« notre mère »). La glose en a posé quelques problèmes : en effet, le caractère incompréhensible du premier vers, l'absence totale de ponctuation et sans doute aussi la transcription empiriquement improvisée ont conduit différents chercheurs à proposer diverses interprétations du texte. T. Tepljašina a été la première à tenter de rendre le quatrain intelligible et l'a donc reconstruit, aboutissant au sens suivant :

« Ce qui a été donné, tout à fait gratuitement pour nous
Tu l'as créé, c'est pourquoi nous nous inclinons devant le grand Dieu
Pour cela merci à toi, notre mère, je dis,
Longue vie te donne Dieu, je prie. »

Si les deux derniers vers ne posent aucun problème de compréhension, sur le reste Péter Domokos ne considère son interprétation que comme l'une des reconstructions possibles, mettant en doute la possibilité d'utilisation de l'enjambement à une époque aussi reculée et proposant sa version personnelle, dans laquelle le poème est un remerciement concret à l'impératrice pour sa visite :

« Ce qui n'a pas été donné et manquait entièrement,
Toi, constructrice, créatrice, nous remercions le grand dieu qui nous
l'a donné ».

Uvarov pour sa part préfère se rattacher à la tradition et se rallie à l'interprétation proposée par un disciple oudmourte de N. Il'minskij, N.I.Ivanov ; celui-ci, considérant, comme ses successeurs, que la confusion du premier vers est due à des fautes d'impression, reconstruit celui-ci en 1883 en partant des autres quatrains en d'autres langues prononcés à l'occasion de la même cérémonie :

« Tout ce que tu nous as donné à nous, qui nous trompions,
A fait que nous nous inclinons devant le grand dieu »

D'après les auteurs de l'Histoire officielle de la littérature oudmourte, ce texte n'est pas une création originale, mais bien la traduction d'un original russe disparu, dont seraient partis les auteurs non seulement oudmourtes, mais aussi maris et tchouvaches (Istorija 1987 II, p. 27). Quant au style, les auteurs relèvent des traits contradictoires (mais concomitants) : des constructions syntaxiques décalquées du russe (Uvarov 1982¹⁴, pp. 6-7), ou bien une inspiration provenant des formes de poésie orale (la forme du quatrain ainsi que des traits stylistiques tels qu'oppositions, hyperboles, énumérations...) (Domokos 1975, p. 207). Ermakov pour sa part rattache ces textes à la tradition classiciste russe et les apparente aux tirades des tragédies classiques (Ermakov 1997, pp. 14-15). S'il est vrai que la tentation est grande d'inscrire ce type de texte dans telle ou telle école, il ne faudrait pourtant pas exagérer la portée de ce type de remarques sur un simple quatrain. Tous les traits relevés sont logiques et naturels, propres au genre apologétique (remarques de Domokos) ; l'absence d'autres modèles de versification explique l'inspiration puisée aux sources russes ainsi que les réminiscences du folklore. Ce qui serait étonnant, ce serait de trouver des traces de phénomènes différents... Il ne faut guère s'attendre à une quelconque originalité de la part d'auteurs inexpérimentés chargés d'écrire une œuvre de circonstance.

Ces textes présentent dans l'histoire de l'écrit oudmourte une autre caractéristique : écrits en cyrillique, ils sont fondateurs d'une tradition. Ce sont en effet les premiers textes cohérents connus dans cette langue. Leur nature, le contexte qui préside à leur apparition, expliquent le choix de cet alphabet, qui inscrit l'oudmourte dans la cohérence de l'empire. Toujours est-il que c'est là un précédent d'une grande importance.

L'écriture est donc exclusivement au service d'un objectif extérieur et elle le restera longtemps, que cet objectif soit l'allégeance au pou-

¹⁴ Remarquons que les commentaires d'Uvarov sont repris dans l'histoire officielle de la littérature oudmourte (1987) pratiquement mot à mot, sans la moindre mention de leur auteur...

voir politique ou au Dieu des Chrétiens. Cette caractéristique demeurera pendant la période soviétique le fondement de l'appréciation négative portée systématiquement sur des textes dont seule la portée idéologique retient l'attention¹⁵... Pourtant ces textes, traductions ou pas, permettent de donner à l'écrit en oudmourte une épaisseur diachronique : prouvant, dès la deuxième moitié du XVIII^e siècle, que l'oudmourte est une langue susceptible non seulement d'être écrite, mais de communiquer par écrit un contenu dans une forme donnée, ils donnent à la littérature oudmourte des racines honorablement anciennes...

Il faut enfin insérer cette expérience dans un contexte régional : en effet ce n'est pas uniquement l'oudmourte qui acquiert avec des poèmes apologétiques écrits à cette occasion ses lettres de noblesse. D'autres peuples de la Volga vivant dans des conditions comparables, Tchouvaches et Maris, voient aussi à cette date paraître les premiers textes dans leurs langues. Le premier texte en langue marie est parallèle au texte que je viens de commenter : il s'agit également d'un quatrain, prononcé en 1767 à l'occasion de la même visite de Catherine à Kazan (Isanbaev 1959, p. 439) et lui aussi considéré comme une traduction — une mauvaise traduction, « incompréhensible sans l'original russe » (Pengitov 1964, p. 4), — elle aussi privée de ponctuation, et où, comme dans le texte oudmourte, les frontières entre les mots ne sont pas respectées. Il est ainsi glosé :

« Tu nous as trouvés comme des gens perdus / Tu nous as instruits
comme ton propre fils / Tu ne nous as pas abandonnés à nous-mêmes.
Nous étudions / Que Dieu te donne pour cela santé — disons-nous ».

¹⁵ Je ne résiste pas à la tentation de livrer un passage d'autant plus significatif des tendances de l'historiographie oudmourte que d'une part il figure dans une histoire « officielle » de la littérature et que d'autre part il est relativement tardif : « Les premiers monuments écrits en oudmourte sont donc apparus sur un fondement idéologique mensonger – l'exaltation de la tsarine et de son gouvernement, ce qui était, sur le plan social, parfaitement étranger aux aspirations et aux opinions du peuple. C'est manifestement pour cette raison qu'ils sont longtemps restés les uniques tentatives de création d'œuvres originales en oudmourte. Cependant, la publication du quatrain et du poème de dix vers a eu un certain effet positif : elle a fait la démonstration qu'à l'aide de l'alphabet russe, il était possible d'écrire et donc de produire des œuvres littéraires en oudmourte » (Istorija 1987, I, p. 21).

L'histoire officielle de la littérature marie relève, comme le fait Péter Domokos pour le poème équivalent oudmourte, la présence dans ces premiers textes de traits rappelant les traditions orales (Marlit 1989, p. 21).

L'écriture de l'oudmourte s'insère ainsi dans une chronologie signifiante au niveau régional, bien que l'historiographie marie ait traité cet événement de manière un peu différente : sans beaucoup de recherches linguistiques et sans grande attention — l'accent étant mis sur la grammaire du mari publiée en 1775 (Ivanov 1997) —, mais avec plus de liberté que l'historiographie oudmourte.

3. LES GRAMMAIRES

L'analyse de ces textes déjà cohérents est une bonne transition vers l'apparition de nouvelles formes, « descriptions » ou encore « outils », car aussi bien les grammaires que les dictionnaires, publiés ou manuscrits, remontant à la fin du XVIII^e siècle et au XIX^e siècle, ont un objectif pratique : aider ceux qui doivent travailler avec la population oudmourte à accomplir leurs tâches. Dans un contexte où seuls quelques individus parmi les Oudmourtes échappent à l'analphabétisme général, il est clair que ces ouvrages ne sont pas destinés à la population elle-même, mais plutôt à ceux qui, quelle que soit leur origine ethnique, ont pour position et pour fonction d'être médiateurs.

La première grammaire de l'oudmourte est presque contemporaine des poèmes apologétiques. Mais contrairement à ces derniers, son auteur (ou auteur présumé) n'est pas un Oudmourte, mais un Russe, un ecclésiastique, qui en plein XVIII^e siècle a œuvré en vue du développement de l'instruction des autochtones, V. Pucek-Grigorovič.

Né dans la région de Poltava de père ukrainien et de mère polonaise, il a été envoyé en 1734¹⁶ à Kazan s'occuper de la mission après avoir terminé ses études à l'académie spirituelle de Kiev. Il y enseigne le latin et l'arithmétique. Entre 1738 et 1741, alors que l'école a été transformée en séminaire, il y joue un rôle croissant d'enseignant et d'organisateur. En 1740, il entre dans les ordres sous le nom de

¹⁶ En 1732, d'après certains auteurs (Pozdeev 2001, p. 43).

Veniamin, tout en poursuivant ses activités d'enseignant et de missionnaire. C'est en 1744 qu'il devient recteur du séminaire.

Il en organise les enseignements et y assure lui-même les cours de latin, poétique et rhétorique ; il enseigne aussi à l'école des néophytes. Outre le travail par lui dirigé sur les grammaires de l'oudmourte, du tchouvache et du mari, il a sans doute encouragé les étudiants du séminaire à utiliser leur langue maternelle. Est-ce le fait de ne pas être russe lui-même qui lui confère une plus grande sensibilité aux besoins d'autres nationalités ? Entre 1746 et 1762 il exerce dans différents monastères, et en juillet 1762 est nommé archevêque de Kazan. À ce titre, il accueille en 1769 l'impératrice Catherine II. Mais en 1774, peu après l'écrasement de la révolte de Pugačev, il a été arrêté sur la base d'accusations calomnieuses et enfermé dans une prison conventuelle. Ses ouvrages ont pu être publiés seulement après que son innocence a été reconnue, en 1775. Au même moment, il est nommé métropolite. Il prend sa retraite en 1782.

Il a été considéré par les contemporains comme un véritable écrivain. Le discours d'accueil de l'impératrice Catherine en 1767 témoigne de sa haute maîtrise de l'art oratoire. C'est lui qui, travaillant avec les élèves de son séminaire et s'inspirant de la grammaire russe de M.V. Lomonosov, est à l'origine des descriptions, parues dans un laps de temps très limité, des trois langues des autochtones de la région de Kazan¹⁷ : à la première grammaire de l'oudmourte s'ajoutent la première grammaire du tchouvache (600 exemplaires, 68 p.) et la première grammaire du mari (300 exemplaires, 136 p.)¹⁸. Ces ouvrages, et notamment celui consacré à l'oudmourte (cf. annexe), paru en 1775 à Saint-Pétersbourg sous les auspices de l'Académie des

¹⁷ Il est curieux et intéressant de remarquer que la plupart des biographies de l'ecclésiastique ne mentionnent pas cette facette de son œuvre, que l'église orthodoxe semble avoir oublié. Seuls les finno-ougriens semblent lui prêter quelque attention.

¹⁸ De manière générale, les auteurs traitent à part (et ce à juste titre) le cas de la population majoritaire tatare et ceux des Finno-ougriens de la Volga et des Tchouvaches. C'est que ces derniers n'étaient pas musulmans, et posaient aux autorités et aux missionnaires un problème sui generis, qui ne se confondait pas avec la lutte contre l'Islam.

Sciences¹⁹, ont été considérés par les auteurs comme « le premier livre en langue oudmourte » (Istorija 1987, I, p. 20). Cette affirmation est quelque peu outrancière : c'est le premier livre consacré à l'oudmourte et dans lequel l'oudmourte occupe une place essentielle, ce qui ne veut pas dire qu'il soit entièrement écrit en langue oudmourte. Il s'agit en tout cas d'un ouvrage d'une taille non négligeable, puisqu'il ne comporte pas moins de 113 pages²⁰.

Essentiellement consacrée à la morphologie et au lexique, la grammaire se concentre sur le nom (35 p.) et sur le verbe (61 p.) ; les parties du discours énumérées sont le substantif, l'adjectif, les numéraux, les pronoms, le verbe, l'adverbe, l'interjection et la préposition. Les formes traitées sont le substantif, le pronom, le verbe et les prépositions. Au terme de chaque partie figure une liste de mots avec leur équivalent russe, près de 1450 au total. L'œuvre ne traite ni de phonétique, ni de syntaxe. Elle prend comme modèle le système casuel du russe et la terminologie adaptée aux phénomènes du russe : c'est ainsi que les postpositions sont traitées sous la dénomination de *prépositions*. La grammaire relève une déclinaison et deux conjugaisons, et donne des exemples de déclinaison des pronoms.

Son auteur s'est trouvé en demeure de donner à la langue qu'il décrit une graphie conséquente et pour cela il a dû faire un certain nombre de choix, et tout d'abord le choix de l'alphabet. Pucek-Grigorič choisit le cyrillique, prenant ainsi ses distances avec les savants qui l'avaient précédé, lesquels avaient choisi de transcrire les termes oudmourtes à l'aide de l'alphabet de la science internationale, l'alphabet latin. Mais l'alphabet de cette première grammaire doit trouver des solutions pour marquer les phonèmes propres à l'oudmourte, que l'alphabet cyrillique ne comporte pas a priori :

le **g** est noté par la lettre latine **g**

les consonnes spécifiques à l'oudmourte sont notées par une accumulation de consonnes simples cyrilliques : **дж, дзь, тш** ;

il n'y a pas de distinction entre **o** et **ö**, tous deux notés **o** ;

¹⁹ En russe : *Сочинения, принадлежащие к грамматике вотского языка* [*Œuvres relevant de la grammaire du votiak*], Saint-Pétersbourg 1775.

²⁰ Elle a été éditée à 300 exemplaires. Rééditée à Bloomington en 1964, puis en 1975 à Iževsk.

contrairement à l'écriture actuelle, rien ne distingue le **i** dur du **i** provoquant une mouillure de la consonne suivante : les deux sont notés **і**.

les voyelles **е, ѓ, ю, я** sont parfois utilisées pour indiquer que la consonne précédente est mouillée.

S'inscrivant à la suite des quatrains, cet ouvrage fonde ainsi à proprement parler la tradition cyrillique de l'oudmourte, car il n'est plus question d'un texte isolé, d'une production de circonstance conçue avec les moyens du bord, mais de la première tentative d'inscrire la langue oudmourte dans une perspective globale et de l'analyser dans sa logique interne.

Le deuxième choix que l'auteur de la grammaire a dû faire concerne le dialecte de base. Il est intéressant de noter que Pucek-Grigorovič ne choisit pas de se cantonner à un dialecte ou à un groupe de dialectes distinct (Kel'makov 2001, p. 18), il embrasse l'ensemble du territoire oudmourte, même si, comme le font remarquer certains chercheurs, ce sont les termes issus des dialectes du Sud qui l'emportent (Vahrušev 1975a, p. 9 ; Alatyrev 1976, p. 20²¹). Cela a d'ailleurs conduit Péter Domokos à classer abusivement la grammaire parmi les œuvres écrites dans le dialecte méridional. Je n'entrerai pas en débat avec des linguistes dans une matière qui est directement de leur compétence. Je ne vois cependant pas de raisons en l'occurrence de douter du jugement porté par V. Kel'makov et ses collègues²². Leur observation est intéressante : comme dans le cas de l'alphabet, cette grammaire pose le point de départ d'une tradition qui se poursuit jusqu'au XX^e siècle. L'oudmourte est en effet aujourd'hui la seule, parmi les langues finno-ougriennes de la région, à ne pas être déchirée en

²¹ Remarquons que ces deux auteurs disent les mêmes choses pratiquement dans les mêmes termes.

²² Cette confiance est due à l'absence de motivations possibles, de la part des chercheurs oudmourts, justifiant une mise en évidence artificielle du caractère unifié de l'oudmourte dans la première grammaire. Le regard porté sur cette œuvre pendant la période soviétique est en effet loin d'être positif : Vahrušev ne se prive pas de souligner les nombreuses lacunes de cette grammaire : domaines non abordés, maladroites de terminologie (Vahrušev 1975a, pp. 7-8).

deux, à ne pas connaître deux formes de langue littéraire et à avoir acquis le statut de langue unique de la nationalité éponyme²³. Il est clair que l'intercompréhension que garantissent les dialectes de l'oudmourte joue sans doute un grand rôle dans le devenir unifié de cette langue, mais ce n'est sans doute pas l'unique facteur.

Kel'makov souligne également que cette grammaire pose les fondements d'une autre tradition : celle de « l'application à l'écriture oudmourte des normes orthographiques du russe » (Kel'makov 2001, p. 17). Là aussi, cette tradition est destinée à connaître une fortune considérable : jusqu'à aujourd'hui ce sont ces principes qui régissent son orthographe.

Pucek-Grigorovič est-il vraiment l'auteur de la grammaire de l'oudmourte ? Il est certain que c'est lui qui l'a présentée à l'Académie des Sciences avec les deux autres grammaires en 1770 et qu'il avait une excellente préparation philologique. Bien que les documents d'archives n'en disent pas plus long, la tradition veut que l'œuvre lui soit attribuée (de même que pour les grammaires du tchouvache et du mari). Il est sûr qu'il en est l'initiateur, mais certains auteurs (I.S. Gal'kin) supposent que c'est un ouvrage collectif auquel auraient participé des enseignants et des ecclésiastiques maîtrisant l'oudmourte, alors que d'autres vont jusqu'à nier entièrement qu'il puisse être auteur de cet ouvrage. P.K. Pozdeev et V.E. Majer en revanche n'ont aucun doute sur le fait qu'il soit l'auteur de ces grammaires (Majer 1975, pp. 35-36 ; Pozdeev 2001, pp. 43-50). Ils estiment qu'il n'y avait personne à Kazan à cette époque-là qui eût la culture suffisante pour réaliser des travaux d'une telle envergure. Pour Pozdejev, le fait que l'ouvrage ait été publié sans nom d'auteur s'explique par l'hostilité des autorités religieuses à l'égard d'activités autres que l'œuvre missionnaire proprement dite. T. Sebeok a analysé en détail la grammaire

²³ Le mari connaît deux langues littéraires, le mari des plaines et le mari des montagnes ; le mordve est divisé en deux langues, l'erzja et le mokša, dont les locuteurs en viennent à nier la proximité. Quand au komi, malgré l'intercompréhension particulièrement marquée entre le komi-zyriène et le komi-permiak, il connaît deux langues littéraires soutenues par deux unités territoriales et administratives distinctes (ce qui n'est pas le cas pour les autres langues).

du mari, la comparant à celles de l'oudmourte et du tchouvache : il en déduit que malgré un questionnaire de base identique, les grammaires diffèrent à un point tel qu'elles n'ont pas pu être écrites par le même auteur « *but only under the same overall guidance* » (Sebeok 1956, p. 13).

En tout cas, la grammaire oudmourte a eu beaucoup de succès : pendant des décennies elle a été utilisée comme manuel dans les écoles, elle a servi de base à la rédaction des manuels. On souligne même que « la classification sémantique des substantifs contenue dans la grammaire, avec de légères modifications, figurait dans les manuels d'enseignement jusqu'en 1924 » (Alatyrev 1976, p. 21).

La grammaire de Pucek-Grigorovič a été la première d'une série qu'il est encore difficile de bien délimiter. L'on ne saurait surestimer son importance notamment eu égard à la date de sa parution, ainsi qu'au fait qu'elle a été publiée dans la capitale de l'empire avec le patronage d'une institution aussi importante et influente dans la région. Elle a inspiré la plupart des travaux qui ont été publiés sur l'oudmourte jusqu'au XIX^e siècle (Karakulov 1992, pp. 116-117) à commencer par une grammaire d'une centaine de pages²⁴ dont le manuscrit remonte à 1786 et dont l'auteur est un certain Mihail Mogilin²⁵. Son contenu en effet ne diffère pas considérablement de la précédente, mais à la différence de celle-là, elle est plutôt tournée vers les formes de langue parlées dans le Nord du pays oudmourte (Domokos 1975, p. 164). La grammaire de Mogilin est restée à l'état de manuscrit, et nous avons connaissance, par des auteurs du XIX^e siècle, d'autres ouvrages qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, notamment d'une grammaire de 1795 due à M. Myškin²⁶ (Karakulov 1992, p. 117). On a

²⁴ 108 suivant Péter Domokos (1975, p. 160), 101 suivant Alatyrev (1976, p. 24).

²⁵ En russe : *Краткой отяцкая грамматики опыт (Bref essai de grammaire votiake)*, 1786 ; Il'in relate les circonstances de sa préservation : acheté en 1864 avec d'autres manuscrits en mauvais état, cet ouvrage a fini par aboutir à la bibliothèque de l'Académie des sciences (Il'in 1929, p. 39).

²⁶ En russe : *Новая отяцкая грамматика (Nouvelle grammaire votiake)* – citée par N. Blinov en 1898 : Blinov raconte comment le prêtre Gavrilov a

connaissance de quelques autres grammaires, échelonnées dans le temps, comme celle de 1816 due à Zahar Krotov²⁷ et celle de 1840 dont l'auteur est S.I. Šubin²⁸. Remarquons que les mentions à ce sujet sont fort laconiques et manquent en général de précision : on trouvera telle ou telle grammaire mentionnée chez tel auteur et omise chez tel autre²⁹... Le fait est que la documentation est incomplète : l'existence de la grammaire de Krotov est connue par des appréciations portées sur elle par ses contemporains, et parce qu'elle a été recommandée à l'édition avec des ajouts de la main de l'évêque du gouvernement de Vjatka, Gedeon (Tepljašina 1995, p. V). P. Luppov, relatant l'histoire de cette grammaire, mentionne qu'elle est restée à l'état de manuscrit et que celui-ci se trouve au n°330 de l'Académie Spirituelle de Saint-Pétersbourg (Luppov 1911, pp. 11-12), Il'in la mentionne comme existante. Mais à ce jour ce manuscrit n'a pas été retrouvé (Kirillova 1995, p. VI).

Il y a d'autres travaux sur la grammaire oudmourte au cours du XIX^e siècle, mais leur caractère est tout autre, et ils demeurent, pour notre propos, marginaux. C'est que c'est l'époque où la parenté linguistique finno-ougrienne pénètre de plus en plus dans les consciences des milieux cultivés des Finno-ougriens occidentaux : cela conduit les linguistes hongrois et finlandais à se tourner vers les langues considérées comme apparentées. Le destinataire a changé : ces travaux n'ont pas un objectif pratique, mais une portée théorique. Ils s'inscrivent en fin de compte dans un travail des chercheurs sur eux-mêmes, non point sur l'autre. Et ils sont inaccessibles au public local, ne serait-ce que par les langues dans lesquelles ils sont écrits, l'allemand ou le finnois. Je me contenterai d'en mentionner l'existence. La

montré à L.G. Potanin un ancien dictionnaire manuscrit portant ce titre (Il'in 1929, p. 39).

²⁷ En russe : *Отяцкая грамматика, составленной с Еловского Вятской губернии Захарием Кротовым 16 июля 1816* (*Grammaire votiake établie à Elov, dans le gouvernement de Vjatka, par Zahar Krotov le 16 juillet 1816*).

²⁸ En russe : *Вотская грамматика* (*Grammaire votiake*).

²⁹ Dans une revue des publications datant d'avant 1917, Alatyrev omet un certain nombre de textes que mentionne, en passant, Karakulov. Il est vrai qu'entre 1976 et 1992 de nouvelles découvertes ont pu être faites.

plus importante de ces œuvres est sans doute celle qui a été considérée comme « la première grammaire scientifique de l'oudmourte » de Ferdinand Wiedemann (Tarakanov 1959, p. 149), publiée à Reval³⁰ en 1851 et accompagnée d'un petit dictionnaire oudmourte-allemand et allemand-oudmourte ; Wiedemann est aussi l'auteur de la première étude spécifiquement consacrée aux dialectes de l'oudmourte (1858).

Il nous faut ainsi constater que les grammaires éditées en Russie ou restées à l'état de manuscrit recouvrent une période bien précise, qui ne s'étend pas au delà de la première moitié du XIX^e siècle. Cela correspond à ce que j'appelle « l'ère des descriptions ». La deuxième forme caractéristique de cette période est le dictionnaire.

4. LES DICTIONNAIRES

Les dictionnaires sont les descendants directs des premiers glossaires établis par les explorateurs du XVIII^e siècle. Outre le dictionnaire de toutes les langues établi par Pallas, nous pouvons mentionner un « dictionnaire comparatif de toutes les langues et dialectes » datant de 1790-1791, établi sous la direction de Jankovič de Miriézo³¹ et dont je n'ai trouvé qu'une seule mention (Il'in 1929, p. 17). Un dictionnaire de l'oudmourte aurait été établi par Kiriak Kondratovič dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, en même temps qu'un dictionnaire du mari et un du mansi. Il semblerait, d'après Il'in, que ces dictionnaires se trouvaient dans la bibliothèque de Tatiščev et qu'ils se sont perdus chez lui (Il'in 1929, p. 17).

En tout cas, la tradition des dictionnaires remonte presque aussi loin que celle des grammaires : le premier dictionnaire oudmourte-russe imprimé a été établi dès 1785 par le même Zahar Krotov qui, nous l'avons vu, écrira en 1816 une grammaire de l'oudmourte. Il s'inscrit, comme l'ensemble des œuvres dont il sera question désor-

³⁰ Ancien nom de Tallinn.

³¹ En russe : *Сравнительный словарь всех языков и наречий, по азбучному порядку расположенный* (под ред. Янковича де Мириезо) (*Dictionnaire comparatif de toutes les langues et de tous les dialectes disposé en ordre alphabétique* (établi par Jankovič de Miriezo)) – Sankt-Peterburg 1790-9.

mais, dans la tradition d'écriture en cyrillique fondée par la grammaire. Il est volumineux : 286 pages numérotées et plus de 5000 mots et expressions écrits à la main et présentés en deux colonnes. Il est de plus accompagné d'une courte introduction et d'un index des traductions russes (Tepljašina 1995, pp. VII-XIII). C'est donc une œuvre considérable et sérieuse. Zahar Krotov était lui-même prêtre dans la région de Glazov : son dictionnaire rend donc surtout compte du lexique du Nord. Il n'en reste pas moins que l'on y trouve des formes caractéristiques du Sud : une remarque faite dans l'introduction (laquelle renvoie pour plus de précisions sur la grammaire à l'ouvrage de référence de 1775) laisse supposer que l'auteur était conscient de la diversité dialectale et qu'il n'ignorait pas complètement les autres dialectes (Tepljašina 1995, p. XII). Cet ouvrage a fait l'objet en 1995 d'une édition en fac-similé qui le rend enfin accessible à la communauté scientifique.

Jakov Il'in fait état d'un autre dictionnaire manuscrit³², qui comporte 2800 mots et remonte à la fin du XVIII^e siècle. Ce manuscrit serait gardé à la « bibliothèque publique de Leningrad, parmi les manuscrits reçus de l'Ermitage » (Il'in 1929, p. 18). S'agit-il du dictionnaire resté manuscrit établi par Damaskin en 1775 sur la base des dialectes du Sud (Domokos 1975, p. 164) ? D'après d'autres sources, il s'agirait d'un dictionnaire russe-oudmourte-mari qui comporte les mêmes termes qui figurent dans la grammaire de 1775 (Vahrušev 1988, p. 11).

Le dictionnaire suivant est lui aussi originaire du Nord : c'est un dictionnaire russe-oudmourte de même nom daté de 1827 et comportant 6 000 mots. Il faut également mentionner quelques dictionnaires du début du XIX^e siècle, comme celui de S. Sidorov, lequel a repris intégralement les glossaires figurant dans la grammaire de 1775 en y ajoutant des termes du dialecte parlé dans le village d'Elov (Karakulov 1992, p. 117). En tout Tepljašina a relevé 26 glossaires et dictionnaires pour toute cette période (Vahrušev 1988, pp. 12-13). Il y a également au XIX^e siècle des dictionnaires dont les manuscrits, existant en 1890, ont été longtemps tenus pour disparus, notamment

³² En russe : *Словарь языка вотского* (*Dictionnaire de la langue votiake*).

ceux d'Islent'ev³³ — russe-oudmourte (15 000 mots avec explications) et oudmourte-russe (5 000 mots). Nous avons eu connaissance de leur existence aussi bien grâce à l'un des manuels d'Islent'ev lui-même que par une note de Wichmann, lequel, ayant rencontré à Kazan V. Islent'ev, inspecteur des écoles, l'a incité à envoyer à l'Association Finno-ougrienne à Helsinki les manuscrits de ses dictionnaires en manque d'éditeur (Kel'makov 2001, pp. 131-132, 139-140). C'est là qu'en 1996, après de longues recherches, Valej Kel'makov a pu les découvrir, parmi les papiers de feu Mikko Korhonen (Kel'makov 2001, p. 135).

Ces dictionnaires, comme les manuels, ont été établis par Islent'ev avec la collaboration de deux instituteurs oudmourtes, Vasilij Semjonov et Ivan Pavlov, et avaient pour destinataires les enfants oudmourtes des écoles de la région d'Elabuga. Le dictionnaire, pourtant, ne reflète pas uniquement l'oudmourte parlé dans la région d'Elabuga : Kel'makov y trouve de nettes traces du dialecte central et il relève la présence de différentes formes dialectales (Kel'makov 2001, pp. 149-150).

Comme pour les grammaires, il faut distinguer en matière de dictionnaires deux volets : le premier, que nous venons de voir, comporte les œuvres publiées, dans des buts utilitaires, en Russie même. Le deuxième volet recouvre les travaux scientifiques faits entre 1851 et 1901 ailleurs qu'en Russie. Il faut cependant noter qu'à la fin du XIX^e siècle quelques dictionnaires paraîtront de nouveau sur place, sans doute pour faire face à des besoins croissants, et parmi eux, des dictionnaires multilingues³⁴. J'ajouterai que la plupart des matériaux destinés à l'enseignement, qui prolifèrent au cours du XIX^e siècle, de

³³ De son nom complet : Vladislav Alekseevič Islent'ev, né en 1862. Il n'y a pas d'indications précises quant à son appartenance ethnique, mais il semble qu'il maîtrisait différentes langues de la région (Kel'makov 2001, pp. 129, 136).

³⁴ En russe : Золотинский, Н.И. (Zolotinskij, N.I.) – *Корневой чувашско-русский словарь, сравненный с языками и наречиями разных говоров : тюрского, финского и др. племен (Dictionnaire tchouvache-russe des radicaux, avec des comparaisons avec diverses langues et dialectes des populations turkes, finnoises et autres)* – Kazan 1875.

même que les grammaires, comportent une partie lexicale, ce qui était d'ailleurs déjà le cas de la grammaire de 1775. C'est ainsi que la grammaire de F. Wiedemann comporte une annexe lexicographique de 2500 mots. Dans son dictionnaire des langues permienne, le même auteur présente pas moins de 5000 mots oudmourtes écrits en transcription latine (Vahrušev 1988, p. 14). Le plus important des dictionnaires établis en dehors de la Russie est certainement celui de Munkácsi (1896), qui comporte près de 11 000 mots traduits en allemand et en hongrois (36 % figurent également en russe) avec leurs variantes dialectales (Vahrušev 1988, p. 17).

5. LES MANUELS SCOLAIRES

Au cours du XIX^e siècle, l'école s'implante de plus en plus profondément en milieu oudmourte, jouant un rôle particulièrement important dans la deuxième moitié du siècle. On compte 12 titres d'abécédaires et de manuels publiés pendant tout le XIX^e siècle (Ermakov 1976, p. 84).

Les premiers abécédaires remontent à 1847³⁵ et couvrent les dialectes de Glazov et de Sarapul (Uvarov 1982, p. 7). Ils ont pour auteurs G. Rešetnikov et I. Anisimov (Suvorova 1990, p. 17). Sur l'ensemble des titres connus, Saharnyh relève tout particulièrement l'abécédaire de N.N. Blinov³⁶, destiné à faciliter aux enfants oudmourtes l'accès à la langue russe (Saharnyh 2001, pp. 21-22).

Il est intéressant de commenter les abécédaires de l'oudmourte parus au fil des années afin de relever les évolutions éventuelles de l'ap-

³⁵ En russe : *Азбука, составленная из российских церковной и гражданской печати букв, для обучения вотских детей чтению на их наречии (Глазовской) (Abécédaire établi sur la base des syllabaires russes (publics et religieux) publiés et destiné à l'apprentissage par les enfants votiaks de la lecture dans leur dialecte /celui de Glazov/)*, Kazan 1847.

³⁶ En oudmourte : *Лыдзон. Азбука для вотских детей (Lecture. Abécédaire pour les enfants votiaks)*, 1867.

proche pédagogique. J'ai eu entre les mains deux abécédaires publiés à Kazan, l'un en 1875 et l'autre en 1888³⁷, que je vais ici comparer.

Le premier commence par une introduction de trois pages, où l'auteur explique sa transcription, et donne des instructions méthodologiques pour l'utilisation de l'ouvrage. Ensuite les lettres et syllabes sont présentées sur cinq pages, imprimées en gros caractères : cinq sur la première (а, у, и, м, с, л), avec des syllabes et un mot de deux syllabes, huit sur la deuxième (ы, о, я, у, ш, р, з, н) — on ne comprend pas bien la raison de la répétition de у. Les pages suivantes sont consacrées à l'utilisation de ces lettres dans des syllabes et puis dans des mots oudmourtes d'une ou deux syllabes. À la page 10, nous trouvons déjà de petites phrases. À partir de la page 11, les caractères changent, l'alphabet est présenté d'abord réparti en voyelles et consonnes, puis dans sa totalité. De la page 12 à la page 15, avec chaque lettre sont proposés des exercices de lecture, d'abord de syllabes puis de mots. Les pages 16 à 29 comportent deux longs textes à caractère religieux, avec des phrases elles aussi assez longues, de deux à quatre lignes. De la page 29 à la page 35, un glossaire : les chiffres jusqu'à 20, puis par dizaines jusqu'à cent et enfin mille et des mots oudmourtes avec leurs traductions russes. Les mots portent tout d'abord sur le vocabulaire religieux, puis sur les phénomènes de la nature et du temps, les relations de parenté, les parties du corps, les animaux, les légumes, les couleurs, les arbres, les parties de la maison, les baies, les produits alimentaires. Il faut tout de suite noter que si au début les termes sont présentés suivant un critère thématique, ce critère va en s'estompant et les thèmes sont de plus en plus mélangés. On n'identifie aucun ordre de présentation, ni rigoureusement thématique, ni alphabétique oudmourte, ni alphabétique russe. Les trois dernières pages sont consacrées à l'écriture cursive, avec la présentation des lettres en majuscule et minuscule et l'écriture d'un certain nombre de noms propres en cursif. Notons qu'à part Иисус Христос (Iisus Hristos, « Jésus Christ ») et la formule Аминь (Amin', « Amen ») l'ensemble de la terminologie utilisée est purement oudmourte. Le nom de Dieu est repris de la mythologie oudmourte : Inmar est aussi

³⁷ En russe : *Вукварь для вотских детей* (« Syllabaire pour les enfants votiaks »), Kazan 1888.

bien le dieu des Chrétiens que celui des anciens Oudmourtes, et cette pratique a subsisté jusqu'à nos jours.

Le deuxième abécédaire lui aussi est entièrement écrit en oudmourte. La première partie est consacrée à la présentation des lettres et des syllabes, qui vont jusqu'à former des mots élémentaires assez courts. Dès les deux premières pages, quinze lettres — quatre voyelles (**а, о, у, ы**) et onze consonnes (**р, к, н, л, ш, м, з, с, т, г**) — sont présentées par séries de cinq, ce qui permet d'emblée de former de nombreuses combinaisons. Les lettres suivantes sont présentées une par une (**б, д, ж, п, ч, и, я, э/е, ц, щ, й**). Ensuite sont présentées, suivant la même méthode, les lettres qui n'existent qu'en russe³⁸ : **ю, ф, ь, х, ё, в**, avec comme exemples des mots russes. À la page 10, la distinction est faite entre voyelles et consonnes, et parmi les voyelles, entre les voyelles faibles (à savoir induisant une palatalisation) et les voyelles fortes. Ensuite sont introduits le signe dur et le signe mou, et une explication sur leur utilisation, suivie d'une série de mots russes pour illustrer la différence, avec utilisation, quand c'est possible, de paires minimales : **молотъ / молотъ (molot, molot' « marteau », « moudre »)** ainsi que de mots plus longs à l'intérieur desquels se trouvent ces signes. Ensuite, des paires de syllabes illustrent la différence entre voyelles faibles et voyelles fortes, après quoi en une page et en caractères plus petits sont présentées les lettres spécifiques à l'oudmourte : **ј, ѳ, ѣ, ѵ, џ, ѡ, Ѣ**.

Cette présentation reflète des principes un peu différents : si dans l'abécédaire de 1875 il y a une attention graphique portée à la présentation des lettres — initiation avec des lettres très grand format, mais aussi présentation du cursif —, cet abécédaire, édité peut-être avec des moyens plus limités, est plus attentif à une progression régulière de l'enfant et propose des exercices pour l'apprentissage de chaque lettre. La différence entre le russe et l'oudmourte est introduite d'emblée, ce qui montre bien que l'objectif est de permettre en perspective l'apprentissage des deux langues. Il n'y a pas de bonds aussi brusques que celui du passage de l'apprentissage syllabique à la lecture de longs textes suivis. Donc on voit intervenir un souci de progressivité.

³⁸ Il s'agit bien sûr du russe d'avant la réforme de l'orthographe de 1917, lequel comporte des lettres qui ont cessé d'être utilisées.

Un lexique de deux pages présente des termes oudmourtes avec leur traduction en russe : d'abord les parties du corps, puis les relations de parenté, les vêtements, les principaux aliments et les principales matières. Suivent des textes. En trois pages et six points les auteurs s'adressent aux enfants, faisant l'éloge du livre et du savoir livresque, et introduisent la notion de Dieu. Dans ces textes il n'y a aucun mot qui soit un emprunt direct du russe. La dernière partie de l'abécédaire est composée de formules (« au nom du père »...) et de prières. Les titres sont en russe, manifestement pour établir les correspondances avec les prières originales. Ici aussi, la formule *Аминь* (*Amin'*, « Amen ») est le seul terme international, outre *Иисусъ Христосъ* (*Iisus Hristos*, « Jésus Christ ») — écrit désormais avec des signes durs à la fin des mots.

Il faut relever parmi les auteurs de manuels et de matériaux didactiques l'inspecteur des écoles Vladislav Alekseevič Islent'ev, dont j'ai déjà mentionné les dictionnaires. Il a produit des manuels pour les enfants aussi bien que des ouvrages d'aide aux enseignants. Même les auteurs soviétiques ont été contraints de constater que ses manuels présentent une évolution positive dans le contexte de l'époque, puisqu'ils rompent avec la tradition de la répétition par cœur et inaugurent « la méthode directe ». Islent'ev inclut dans ses manuels des proverbes oudmourtes, introduisant par là « un enseignement éthique non basé sur la religion »³⁹ (Uvarov 1984, p. 6). Il propose un système graphique de notation de l'oudmourte alternatif à celui d'Il'minskij et rejoignant celui proposé par G. Vereščagin (Saharnyh 2001, p. 25). Islent'ev se considère pourtant comme un disciple d'Il'minskij : les préfaces de ses manuels sont imprégnées de bienveillance à l'égard des Oudmourtes. Il est à noter qu'il mentionne explicitement les instituteurs oudmourtes qui l'ont assisté dans son travail⁴⁰ (Kel'makov 2001, pp. 138-139).

Dans ses réflexions sur la littérature oudmourte, A. Škljaev s'interroge sur ce qu'il est juste d'inclure sous ce terme. Il cite un poème paru dans un manuel pour les enfants de la région de Sarapul publié en 1882 : il s'agit d'un poème consacré au début de la leçon, appelant les

³⁹ Ce que les auteurs soviétiques n'ont pas manqué de relever...

⁴⁰ Vasilij Semjonov, Ivan Pavlov (*ibid.*).

élèves à travailler et à être sages. Sans doute en 1992 les phrases appelant à la prière pouvaient-elles encore choquer, mais le chercheur oudmourte fait le choix de reconnaître à ce texte une valeur littéraire (Škljaev 1992, p. 18) et il a sans doute raison.

Dans les travaux des chercheurs soviétiques, nous trouvons des critiques très précises à l'encontre de tous ces ouvrages. Il est clair qu'il fallait compenser le fait d'en parler (qui revenait à admettre l'existence de quelque chose avant même la Révolution d'Octobre 1917) par des jugements de valeur particulièrement critiques sur les travaux en question. Quelles sont les principales critiques que nous rencontrons à leur rencontre ?

Si aujourd'hui les linguistes soulignent la tendance multidialectale des œuvres du XIX^e siècle, il était de rigueur, pendant la période soviétique, de leur reprocher bien au contraire leur insertion dans un dialecte précis, en l'occurrence les dialectes du Sud. Ce trait était perçu comme une limite⁴¹, et il était reproché aux auteurs de ne pas tendre à la création d'une langue unifiée. Outre que ce reproche, comme le montrent des études plus récentes, est souvent injuste, il ne tient pas compte des préoccupations propres à chaque époque et tombe dans le travers d'anachronisme, si fréquent dans toute cette période.

Outre ce « défaut », les sources relèvent en général la faible qualité linguistique de ces manuels — de même que pour les traductions faites par les missionnaires : il n'était pas rare d'y relever, paraît-il, des erreurs de grammaire et de style (Uvarov 1984, p. 6). Cette affirmation pose bien des questions, auxquelles malheureusement je n'ai pas de réponse. Si les auteurs sont des Oudmourtes, comment expliquer les erreurs de grammaire ? De quelles erreurs s'agit-il ? Par rapport à quel étalon ? La norme de la deuxième moitié du XX^e siècle ? Malheureusement, les auteurs qui travaillent sur ces textes anciens n'ont pas encore proposé aux lecteurs d'analyse précise permettant de se faire une idée de leur contenu. Les reproches restent vagues et on se demande s'ils sont fondés ou bien de pure forme. Seule une étude

⁴¹ « Les possibilités d'utiliser les manuels édités par V.A. Islent'ev étaient limitées par le fait qu'ils s'adressaient uniquement aux Oudmourtes parlant les dialectes méridionaux », souligne Uvarov (Uvarov 1984, p. 7).

approfondie faite par des Oudmourtes connaissant bien les dialectes et l'histoire de leur langue pourra permettre de se faire une opinion.

Outre la qualité linguistique, c'est aussi l'approche didactique qui est mise en cause — citons Uvarov⁴² sur ce point :

« Les matériaux originaux destinés à l'enseignement sont présentés de manière formelle, sans tenir compte de l'éthique laïque ni des dimensions esthétiques et didactiques. Les livres « de lectures édifiantes » édités par les missionnaires se distinguaient eux aussi par la pauvreté de leur contenu, un didactisme non dissimulé, la sécheresse de leur présentation, la médiocrité de la langue » (Uvarov 1984, p. 6).

Que les œuvres des missionnaires ne tiennent pas compte de l'éthique laïque, cela paraît naturel. Les autres critiques sont sans doute plus pertinentes ; mais le didactisme n'est critiqué que lorsqu'il sous-tend une idéologie à combattre...

Le contenu idéologique est d'ailleurs souvent monté en épingle pour porter un coup décisif à ces éditions. Citons encore Uvarov sur ce point :

« Ils étaient tendancieux, coupés de la vie et propageaient des idées foncièrement monarchistes et religieuses. Il suffit de prendre le *Manuel pour les enfants votiaks* (Kazan 1892), dans lequel sur 32 pages, la moitié contient des prières (14 en oudmourte et deux en russe) » (Uvarov 1984, p. 6).

Ces critiques sont bien sûr à intégrer dans le contexte de l'époque où elles ont été formulées, une époque où l'ensemble des dogmes officiels n'avait pas encore été ébranlé. Mais il convient aussi de faire ce que les auteurs soviétiques ne font pas, à savoir replacer les travaux des enseignants missionnaires dans le contexte de leur époque et de ne pas en attendre ce qu'ils ne pouvaient pas donner. La didactique des langues a elle aussi fait des progrès entre-temps : il serait sans doute

⁴² Je le cite d'autant plus volontiers qu'Anatolij Uvarov est parmi les rares auteurs à avoir osé travailler sur les textes écrits d'avant 1917 et qu'il a tenté de le faire de la manière la plus honnête qui était envisageable à l'époque. Ses observations n'en illustrent que mieux les limites qu'il n'était pas possible de franchir et les points névralgiques de l'argumentation officielle.

plus juste de comparer ces ouvrages avec les manuels correspondants pour l'enseignement du russe dans les écoles rurales.

(À suivre. La bibliographie figurera à la fin de l'article complet.)

RÉSUMÉS

The beginning of the written form of Udmurt

In this article, the author concentrates on the first forms of written Udmurt, from word lists compiled by the explorers up to the missionaries' publications. All these forms – isolated words, grammars and dictionaries, textbooks, poems praising the tsarina, translations from the Bible and religious texts – have contributed to the development of a literary Udmurt language. By the end of the 19th century it had become an efficient tool, equal to the task of literary creation.

Kirja algus udmurtide juures

Artiklis kirjeldatakse esimesi udmurdi kirjakeele vorme, alates 18. sajandi reisijate ja maadeavastajate poolt koostatud sõnade nimekirjadest ja lõpetades misjonäride poolt avaldatud raamatutega. Kõik need vormid – üksikud sõnad, grammatikad ja sõnaraamatud, keisrinnat kiitvad luuletused, Piibli- ja usutekstid, õpikud – aitasid kaasa sellele, et 19. sajandi lõpuks tekkis selline kirjakeel, mis sobis udmurdikeelse originaalskirjanduse loomiseks.